



## PIERRE-CHARLES AUBRIT SAINT POL



## MEMOIRE D'UNE GAILLETTE N°2

Le mariage est une vocation tout aussi digne qu'une autre.

Une vocation se différencie par sa nature, mais aucune n'est supérieure à une autre. La vocation religieuse et sacerdotale ne sont pas supérieures au mariage. La première vocation de l'humanité est le mariage, les autres vocations découlent de la nécessité du salut lié aux conséquences du péché originel. On peut même dire que le célibat est une invention chrétienne, puisque même le nazir<sup>1</sup> devait à un moment donné prendre épouse.

L'union matrimoniale entre Adam et Eve et celle entre saint Joseph et la Vierge Marie en sont les exemples, les archétypes. Certes, il y a des eunuques pour le Ciel, une immolation dans le don de soi.

Dans l'Eglise, la tradition la plus haute a toujours considéré que la vocation religieuse qui induit le célibat et la chasteté s'enracinent dans le sacrement du mariage, dans cette vocation qui est la source vive de toute vocation. Se consacrer au Seigneur, c'est entrer dans l'Union Sponsale avec le Christ-Jésus en tant qu'il est époux de l'Eglise.

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'un hébreu qui décide de se consacrer au Seigneur en se gardant de consommer certains aliments et de prendre une épouse durant la période de son état de consacré : saint Joseph était nazir selon Anne Catherine Emmerich.

Toutes les vocations, y compris l'appel au baptême, procèdent du sacrement de l'Eucharistie. Ils en découlent et en remontent dans un échange constant qui fait la substance de l'Action de Grâce du lever du soleil à son autre lever. Il n'y a pas d'état de vie inférieur à un autre. Les plus grands maîtres spirituels anciens ou contemporains comme le Père Emmanuel de Floris<sup>2</sup>, enseignaient que la vocation ne vaut que si elle est d'abord recherche de la vie d'union au Christ, c'est la seule chose qui compte pour Jésus-Christ et pour tout le Ciel. Si nous ne recherchons sur terre la vie d'union au Christ-Jésus alors nous aurons tout le purgatoire pour nous y préparer. La vocation, la mission sont secondaires à la recherche de cette vie d'union. L'ignorance<sup>3</sup> quant à la recherche de la vie d'union au Christ ou son indifférence est la cause manifeste du dévoiement des vocations quel qu'elles soient.

Il me semble important de rappeler que le prêtre, l'évêque peuvent refuser d'accorder la bénédiction à de futurs mariés si ceux-ci ne manifestent aucun intérêt pour la recherche de Dieu ce qui va au-delà de la pratique religieuse convenue. Beaucoup de jeunes chrétiens, de jeunes vocations souffrent aujourd'hui d'être dans une fidélité intérieure à leur appel spécifique, cela vient de ce que leur authentique recherche de la vérité qui est voie d'union au Christ s'oppose et heurte le monde et ses esprits. Mais ils n'ont rien à craindre puisque leur source se trouve dans l'oraison clef de cette vie d'union. Quelle que soit la vocation, elle ne peut se déployer avec fruits que de l'intérieur de l'Union au Christ. Le mariage, le sacerdoce, la vie consacrée ne peuvent plus être considérés comme des convenances sociales, c'est fondamentalement un service d'amour avec le Christ-Jésus pour le plus grand bien du peuple de Dieu.

Il est très dommage que les enseignements du Pape saint Jean-Paul II le Grand sur le corps et le mariage soient aujourd'hui rejetés par les triomphateurs du relativisme au sein de l'Eglise, dans les documents du Magistère et que son académie de la vie et de la famille ait été réduite dans un mêle-tout. Si on met en apposition ces enseignements avec Amoris Laetitia et les conseils pastoraux qui s'en suivent, c'est la consternation devant une telle indigence. La dimension spirituelle, mystique, eschatologique du mariage et de la famille est ignorée. Il est des faits qui laissent entrevoir que dans l'Eglise la famille ne semble plus comprise puisque le relativisme atteint aujourd'hui la pratique sacramentelle. La Miséricorde divine cousine avec la soupe populaire et les sacrements seront peut-être distribués dans un libre-service.

Mais l'Eglise ne se résume pas à une minorité ou majorité d'égarés, elle n'est rien sans le peuple de Dieu et, on peut entendre le Vatican sans pour autant obéir à ce qui se trouve être en contradiction avec la Magistère défini et la plus haute des Traditions. L'obéissance n'est jamais aveugle. Il faut savoir se tenir sur la crête.

Mes parents n'avaient pas vocation au mariage, ils n'en avaient aucune aptitude et, de cette union de contrainte, il en découlera une succession de drames qui se poursuivent, car s'ils n'étaient pas aptes à cet engagement de vie, ils ne l'étaient pas pour engendrer ni élever.

---

<sup>2</sup> Il fut le fondateur des ermites de Montmorin après une vie de moine bénédictin à Encalcat. Il était issu d'une famille très pieuse qui avait Marie Mesmin comme gouvernante.

<sup>3</sup> L'ignorance n'est en rien une excuse, bien au contraire, car en l'homme il y a naturellement un appel à la recherche de la vérité.

Vouloir des enfants ne relève pas du besoin de se prolonger dans l'autre ni parce qu'il s'agirait d'un instinct animal. Le chrétien qui désire un enfant, il le désire de l'intérieur de l'Union Sponsale, dans la contemplation intérieure du sacrement du mariage, de l'intérieur des épousailles de l'Eglise avec son Seigneur Jésus. Les mariés chrétiens doivent chercher à vivre des fruits du sacrement. Le désir de l'enfant devrait surgir de la contemplation de Dieu de l'intérieur de l'Union Sponsale et, selon la tradition du juif religieux, attendre le désir de son épouse, car c'est par elle que l'Esprit Saint fait connaître le vouloir divin<sup>4</sup> et non pas se comporter comme un bourrin.

Mes parents, après ma naissance, achetèrent une boucherie chevaline à Ronchin et delà ils s'installèrent à Lille, boulevard des Postes. C'était un complexe, en plus de la boucherie, il y avait une brasserie et salle de banquet. Une bonne affaire qui périclita vite jusqu'à la faillite. Notre destinée n'était pas de nous enrichir. Une grand-tante paternelle détenait la fortune de la famille, elle devait revenir à mon père qui en fut déshérité au profit de l'Eglise, suite à des conflits familiaux.

Mes parents avaient qui sa maîtresse du jour qui son amant et, la tuberculose nous frappa. Notre sœur aînée Mado mourut d'une phtisie galopante en un an, mon père fut hospitalisé. Ma sœur Bouledogue et moi furent éloignés de la maison et mis en nourrisse à Bouvines. Je ne me souviens plus de son nom, mais je me souviens qu'elle était méchante et stupide. Je n'ai jamais compris pourquoi j'étais devenu sa tête de turc.

J'avais quatre ans. La seule visite d'un proche fut celle d'un voisin, le pharmacien. Je faisais pour la première fois l'expérience de l'abandon. Un sentiment désolant qui creuse durablement en l'enfant, au-delà de sa solitude, un gouffre qui ne peut être comblé et les ans n'y changent rien. Ce gouffre aspire et, s'en échapper, demande un effort de titan, qu'on ne peut soutenir sans la grâce de Dieu. Il s'agit pour moi d'un appel à la mort, ce délectable besoin de l'oubli... Disparaître, ne plus supporter le regard faux des adultes, ce monde improbable, effrayant d'incertitude, de promesses non-tenues, des lâches toujours en fuite.

La stupidité de ma nourrice atteignit un sommet quand un soir, je me rendis aux aisances. Je devais traverser une cour éclairée seulement par la lampe de la cuisine, une lumière jaunâtre filtrée par un méchant rideau vichy. C'était l'hiver, la nourrice m'assura que la cuisine resterait éclairée. Entré aux aisances, tout devint noir et des hurlements de loups remplirent le silence de cette nuit tombée. Bouledogue et elle avaient décidé de m'effrayer, car selon des critères étranges, je devais devenir un homme. Elles furent obligées de venir me rechercher. Je fus insulté, moqué et tancé, rien ne me fut épargné. Un traumatisme s'en suivit, le premier de beaucoup d'autres. A l'abandon, la peur s'ajoutera que je surmonterai que vers mes vingt ans, m'obligeant à me promener de nuit dans les sous-bois des collines qui environnent la station balnéaire de Vallauris. Mais je n'en fus réellement libéré qu'après la naissance de mon aîné. Jeune marié, il m'arrivait de transpirer dans le fait de devoir traverser notre appartement dans le noir que je savais sécurisé. Ce que je ressentais était tout à fait irrationnel, j'en avais conscience, cela me dominait. On ne surmonte ce traumatisme que le moment venu. Vous avez beau vous contraindre, vous raisonner, rien n'y fera si ce n'est pas le moment et encore faut-il que Dieu intervienne. Je compris bien plus tard que cette peur, ce traumatisme était l'un des lieux que le démon avait la permission

---

<sup>4</sup> Tradition explicitement donnée à un de mes maîtres spirituels, le Père Edouard Castaing qui la reçut de juifs convertis devenu prêtre de Notre Seigneur.

d'investir. Je comprendrai très tard que dieu me faisait participer à la Sainte Agonie de Notre Seigneur. Toute ma famille devait être sauvée.

Les beaux jours arrivant, Bouvines était à cette époque un gros village, les fermiers se remirent à faire pâturer leur troupeau. Un jour, dans le soleil de midi, sur la route pavée qui traversait la commune, une vache sur le point de mettre bas se coucha au milieu de la chaussée, ce fut un étrange ballet. La colère, l'impuissance, le désarroi passaient de l'un à l'autre des paysans. Ces adultes donnaient un spectacle confus, leur belle assurance avait disparu, des pantins désarticulés les remplaçaient, des ombres lourdes aux formes tristes, ils se démenaient comme une chorégraphie qu'aurait rythmée une musique atonale. Une scène champêtre qui eut retenue l'attention du Douanier Rousseau. Cette scène grotesque me confirma que le monde des adultes me serait à jamais hostile et, que je n'y serai jamais admissible, car ce ne pouvait être le souhait de l'homme, du guerrier, du chevalier... Non, ces adultes étaient dépourvus de noblesse, ils n'étaient rien que des voix et des coups, des virilités fantomatiques. Des sales gosses mal torchés... Ils ne savaient toujours pas essuyer leur morve. Ma sœur « Bouledogue » a rejoint ce troupeau immense tout y est si rassurant.

Je ne connais qu'un seul drame, la profanation de l'innocence quelle qu'en soit la forme... Un enfant est un univers de grâces qui ne demande qu'on lui permette de donner forme à l'essence qui est en lui... Mais qui peut entendre de nos jours un tel silence de demande ? Ne faut-il pas être ami des dieux ?

La mort de notre sœur Madeleine approchait, on vint nous reprendre et nous assistâmes à sa mort et à l'enterrement. Je me souviens d'un prêtre immensément grand en noir et porteur d'une barbe, des adultes pleuraient. Ils pleuraient sur eux-mêmes ! Ils ne peuvent qu'être plongés dans l'angoisse que laisse le silence d'une absence prématurée, innocente.

Je ne me suis interrogé sur la mort que bien tardivement, car elle rôdait en moi comme une terminaison désirable. Je me laissais consommer par elle alors que je n'avais acquis que quatre ans de vie. Je n'en avais certes pas une conscience intellectuelle, mais je savais d'instinct qu'elle faisait corps avec mon gouffre et cette solitude que renforçaient les sourires vides et distancés des grandes personnes, étaient comme des cadenas scellant la clôture de mes solitudes.

Mes parents se séparèrent. Ma mère nous emporta avec elle, nous trouvâmes refuge chez mes grands-parents maternels, delà nous fîmes un court séjour chez des amis de la famille, puis Bouledogue et moi fûmes placés chacun dans un orphelinat différent, Hazebrouck pour elle et pour moi et ma mère celui d'Arnèke avec ma sœur Zette, un bébé. Maman avait trouvé à se placer comme cuisinière. Elle ne devait pas y rester longtemps. Elle rejoignit très tôt son amant, récupérant Bouledogue. Je restais seul, abandonné, écrasé par une solitude incompréhensible dans cet immense orphelinat, chahuté par les autres, car j'étais l'enfant de la cuisinière qui venait de partir, plus personne ne pouvait me protéger de leur violence. Il n'y avait pour moi qu'un grand mur. Je resterais dans ces lieux jusqu'à mes six ans. J'abordais les marches de la nuit...